

Tout à perdre

MARIE HOURIET

Anouk,

Je t'écris d'un endroit que je ne connais pas. Posterai-je cette page griffonnée à la plume – mon poignet se rebiffe, j'ai perdu l'habitude, il n'y a plus que les factures de patients que je signe à la main.

Cet hiver, Tiphaine s'est arrêtée.

Ça me fait froid dans le dos de l'écrire comme ça, comme si son cœur s'était figé et qu'elle était morte. Pourtant d'une certaine manière, son cœur a cessé de battre – mais elle n'est pas morte. Endormie comme une Belle au Bois? Si c'est vrai, je ne serai plus là pour la voir se réveiller... Il me faut dégotter d'urgence un prince pour embrasser ma fille.

Il semble que ça arrive de plus en plus, comme une épidémie contemporaine. Du coup, c'est l'angoisse des parents: que leur enfant s'arrête. Parfois du jour au lendemain, parfois au fil d'un long ralentissement. Le jeune qui a été un gosse joyeux et libre, curieux et vif, entouré de tartines et de copains, de skate et de vacances à la mer, s'enfuit pour une heure de son école, ou de son apprentissage. La semaine d'après, ça enfle: une journée toute entière. La tumeur va très vite. Les enseignants signalent, la Direction fronce les sourcils, les géniteurs tempêtent.

Rien à battre. Se laisse glisser. En quelques mois, le feuilleton d'une enfance heureuse coule à pic. Premier avertissement, conseil de discipline, exclusion temporaire, ultimatum, renvoi définitif. Le gamin vibrant d'autrefois s'est immobilisé comme une montre mécanique. Et ses père et mère, suspendus comme le temps, à la merci de son non-vouloir.

Quand Tiphaine est à la maison, je ne la reconnais pas. J'évite de regarder ce corps qui m'évite, ce visage qui ne sourit rien ces yeux durs comme des œufs ces silences aussi coupants que ses mots. Elle a dans la cuisine des mouvements taillés à la hache. Des gestes sans précautions pour nous, pour le reste du monde. Il n'y a plus d'huile dans ses rouages, dans notre machinerie familiale.

Pardon d'écrire en vrac, enchevêtrée dans mes pensées ma peur. Ce ne sera pas commode à lire. Le souvenir de tes lettres me réconforte, peut-être que je noircis ces pages pour une autre destination que ma corbeille à papiers. Toi aussi tu osais des envolées lyriques sans craindre le ridicule. Toi aussi tu sautais du coq-à-l'âne, je devais revenir en arrière, retrouver un sujet, un complément. Relire.

Tiphaine s'est arrêtée et notre vie, avec.

Par chance, Robin ne vit plus ici, merci le rap et les musicos, merci la ville et l'atelier subventionné. Moi qui avais la larme à l'œil à le voir emporter ses affaires, je suis trop contente qu'il n'ait pas le nez sur notre désarroi. Il n'en sort pas indemne, bien sûr: non seulement il s'agit de sa sœur, mais de son aînée. Comme si le sol se dérobaient sous lui. N'empêche qu'il est au sec, sur la rive, et c'est déjà ça.

Quant à moi ma vie est en fragments

éclatée

battue en brèche

crachée par terre

balancée aux orties

Pardon pour la grandiloquence, il n'y a qu'avec toi que je peux me permettre. Je n'ai pas envie de petits mots pour une merde aussi grosse. Pardon pour la vulgarité – même argument.

*

Qui aurait cru que l'environnement nous mènerait là? C'est chouette, l'environnement, ça fait beaux paysages et grandes balades, bon air et pleine santé. Tu parles. De prime abord, c'était nickel. *Ingénieure en gestion de la nature*, ça lui allait comme une robe bien coupée. L'école était sympa, la volée d'étudiants, itou. On la regardait prendre son envol, l'œil ému en mémoire de nos propres années de formation. Tu te rappelles ces soirées où je t'embarquais? Les physiothérapeutes avaient la chope facile les fins de semaine, entre deux exas

d'anatomie on trinquait haut et drôle. Les scientifiques n'étaient pas trop ta tasse de thé mais tu aimais cet humour noir typique du milieu médical.

On la voyait se préparer le matin, Tiphaine, éclore à sa jeunesse. Ronde pulpeuse juste comme il faut, les cheveux trop épais pour boucler, ramenés vite fait dans un chignon ou tressés les jours de vélo. Elle l'enfourchait, cartable denim en bandoulière, monosyllabe en guise d'au-revoir.

Gestion de la nature. C'était mignon à dire, et ça collait si bien à notre fille biberonnée au plein air. Elle était vive comme l'eau. Adolescence modèle: juste ce qu'il fallait de rentre-dans-le-cadre pour ne pas nous laisser rouiller, quitte à nous plonger dans ses univers comme dans un torrent de montagne, revigorés mais le souffle coupé par le froid. À travers elle, on apprivoisait le monde de demain, changement de genre de sa copine d'enfance, rencontres amoureuses sur Tinder.

*

De retour après le brunch.

C'était notre rituel dominical aussi sûrement que le filet mignon de ma mère lorsque j'étais enfant. Bacon and eggs à la british, affamés tous autant que nous étions après un petit jogging (moi), de la méditation (Dario) et une grasse matinée (Robin cuvant ses répêts de la veille, Tiphaine engoncée dans sa couette et de l'heroic fantasy). Lumineuse et fluide, je revois notre chorégraphie entre toaster et parfum de sel, dans un silence gourmand et rond. Même maintenant d'ailleurs, c'est plutôt un répit, un port d'attache où chacun sait ce qu'il a à faire. Sauf qu'au lieu de sauter sur la douche et son projet du jour, Tiphaine agence le lave-vaisselle dans une géométrie de catalogue puis remonte l'escalier. Qu'est-ce qu'elle fait de son temps bon dieu, pas un bruit ne nous parvient, je l'imagine avec ses écouteurs mais quoi de plus? Il y a un mois je l'ai trouvée comme ça, dans son Fatboy mais, les yeux clos. Dormait-elle? *Respire-t-elle* me suis-je demandé trois heures plus tard, en la trouvant dans la même position. Frappée par la panique, je me suis revue autrefois penchée sur son landau, mes doigts sur l'empreinte de l'ange à rechercher son souffle. J'ai enjambé sa chambre et tendu l'index sous son nez. *A-t-elle avalé des cachets?* Mon cerveau n'avait pas fini de formuler le cauchemar qu'elle a ouvert les yeux dans un mouvement de recul:

«Qu'est-ce tu fous, ça va pas?»

Debout avec la souplesse d'un félin, l'air dégagé.

– Je sors, soupez sans moi.»

Soirée en cascade d'interrogations, les docs d'Arte en rampe à laquelle se retenir. Le sommeil m'a entraînée avant qu'elle rentre, c'est elle qui a éteint le poste:

«Tu serais mieux au lit, ma petite mère.

Elle avait les yeux tendres comme si de rien n'était.

– Y a des ménisques et des chevilles qui comptent sur toi demain, Mam. Couche-toi vite ou tu seras crevée.»

Embrassée sur la joue avant de la voir se glisser à la cuisine. J'ai eu peur de rompre le charme, je suis montée avec sa douceur en doudou. Le matin suivant, tandis que je passais et repassais de mon cabinet à notre rez-de-chaussée (me faire une tisane, reprendre des feuilles pour l'imprimante, noter cette référence sur le Qi-gong pour Monsieur Ligaments croisés, relever le pare-soleil de la terrasse à cause des nuages menaçants), tout recommençait à zéro (absence, silence, arrêt sur image).

Pourtant sa filière était si prometteuse. On la voyait déjà à l'œuvre, notre Tiphaine. Spécialisée dans une saine cohabitation entre ville et vert, via un de ces postes sûrs et honnêtement rémunérés dont Genève a le secret. Ou dans une start up travaillant sur mandats. Voire à la Confédération, avec un brin d'effort sur son allemand. Un parcours rectiligne, en phase avec ce mix de nature et culture où elle baigne depuis toujours. Un métier où son caractère posé, son ouverture d'esprit accoucheraient de projets innovants. D'ailleurs au début, tout s'est bien passé. Elle revenait enthousiaste des cours; de nouveaux prénoms apparaissaient dans sa galaxie d'amitiés. Et puis l'année dernière, notre attention s'est reportée sur Robin. La matu dans le pipe-line, il finissait le collège et soupesait les alternatives pour sa rentrée. Service civil au WWF? Année sabbatique dans les Andes? Séjour linguistique à Malte? Absorbés, nous n'avons pas remarqué que Tiphaine se taisait davantage. Elle le cachait aussi. Vissée à son bureau plutôt qu'avec nous dans le living room, on se disait qu'elle révisait, quoi de plus normal? Elle se couchait de bonne heure ou sortait rejoindre *des potes*. S'éloignait les week-ends – excursions ornithologiques et autres festivals. Rien de suspect. Les familles dont les fils partent faire le djihad doivent connaître la chanson. Un certain nombre pressentent la rupture, mais d'autres tombent des nues comme nous, un matin ordinaire, leur avenir barré par une radicalisation qu'ils n'ont pas vu venir.

Quand nous avons relevé la tête, c'était trop tard. Tiphaine avait glissé dans le silence, la révolte, la peur.

«C'est à cause du Golfstream.»

biblio

Des Jours meilleurs

L'Aire, 2018.

Coup de Sac

Société Jurassienne d'Emulation, 2015.

Viva Movida

L'Harmattan, 2001.



PHOTO GÉRAUD SIEGENTHALER

bio

Romancière née en 1966, Marie Houriet vit dans le Jura et écrit également pour des revues, recueils collectifs ou manifestations. En 2001, elle a été lauréate d'une bourse de l'Etat de Genève pour l'écriture de la pièce de théâtre *De Gris et de violet*.

À paraître ce printemps: *Autoportrait*, texte accompagné de linogravures de Stéphane Montavon (Ed. du goudron et des plumes).

Le texte publié ici est le début d'un projet abandonné: «D'abord, ça défigure le paysage, écrit Marie Houriet. Mais une fois la déconstruction lancée, les matériaux sont recyclables ailleurs. Et certaines traces peuvent même avoir du charme, comme les lambeaux d'hôtels démantelés sur le site turc de Pamukkale – ou cette page du *Courrier*.» **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Piltard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].